

# Écrire comme une femme : Cixous et Irigaray après le dépassement du genre.

MYRIAM COTÉ, *Université Laval*

RÉSUMÉ : Avec son *Speculum. De l'autre femme*, Luce Irigaray dénonce en 1974 l'absence d'un sujet féminin dans la logique phallogratique du discours. Pour pallier ce manque important elle propose l'édification d'une écriture proprement féminine, le *parler-femme*, qu'elle entend organiser à même la différence sexuelle. Près d'une cinquantaine d'années plus tard, le projet de l'autrice est sévèrement critiqué : en appareillant le pouvoir subversif d'une prise de parole distinctement féminine à une description sommaire d'organes génitaux et d'articulations libidinales, l'essentialisme dont se réclame Irigaray la discrédite aux yeux d'une partie importante du mouvement féministe contemporain. Plaidant sa pertinence sans pour autant taire ce qu'elle a de problématique, je propose d'examiner ici l'invitation formulée par Irigaray à un bouleversement de l'écrit séculaire. En l'appuyant de thèses connexes formulées à la même époque par Hélène Cixous, j'insiste sur le potentiel d'actualisation et de dépassement de son propos pour une logique du discours plus inclusive.

## *Introduction*

Qui s'intéresse au féminisme occidental et aux œuvres qui, par leur contenu mais aussi par les réactions mitigées qu'elles ont pu susciter, en ont assuré le développement puis l'essor, ne risque pas de rater l'importance de l'ouvrage désormais célèbre de Simone de Beauvoir, son colossal *Deuxième Sexe*. En parallèle à la polémique que son propos a pu fomenter dans la société française de l'époque, l'œuvre fut rapidement reprise, et presque à la manière d'une grammaire, par les générations suivantes de féministes ;

par sa visée encyclopédique et dans ce qu'il avait d'audacieux et de multidisciplinaire, rapprochant notamment existentialisme et phénoménologie pour sa présentation du vécu situé des femmes, le projet de Beauvoir a motivé nombre de thèses en plus d'enrichir substantiellement la réflexion et la discussion féministe, naissantes encore à l'époque de sa parution.

Force est de constater cependant que, loin d'adhérer *prima facie* au rêve et à l'idéal égalitaire qu'on retrouve en filigrane de ces deux tomes, certaines théoriciennes, pour la plupart contemporaines de Beauvoir elle-même, refuseront promptement l'invitation du *Deuxième Sexe*. Ainsi Luce Irigaray, qui croit fermement que l'œuvre en question, par son obstination à l'effacement de la différence entre les sexes (et de là, pour elle, entre les genres), fait cul-de-sac. Forte de deux doctorats et d'une connaissance extensive de la psychanalyse, Irigaray prendra Beauvoir à contrepied à même les territoires littéraire et discursif, insistant sur la nécessité, pour la libération de la femme, d'un parler qui lui serait propre – une idée que fera également valoir à la même époque l'autrice Hélène Cixous. Cherchant à rendre compte dans le présent article de ce besoin, voire de cette urgence, de la naissance d'une écriture féminine, je démontre avec Irigaray comment la logique dominante, c'est-à-dire masculine, efface ou domestique effectivement l'expression qui lui est marginale. Discutant de la réalisation de cette écriture en insistant, avec Cixous, sur le rapport féminin au corps et, de ce corps, au texte, j'examine ensuite les problèmes véhiculés, à l'heure du dépassement de la catégorie de genre, par l'essentialisme<sup>1</sup> manifeste d'une telle approche. Ainsi, parce qu'elle réduit la femme à son érotisme, qu'elle affirme sa seule altérité comme la clé de voûte de son affranchissement, la thèse du parler-femme n'est aujourd'hui que rarement considérée ; abandonnée hâtivement comme le reste des théories du féminisme dit de la différence, l'écriture féminine d'Irigaray est jugée caduque après une critique de la binarité sexuelle comme celle qu'offrent Judith Butler et Anne Fausto-Sterling. Le projet d'Irigaray, conjugué à celui de Cixous, est pourtant actualisable ; c'est, du moins, ce que

je tenterai de défendre en fin d'article, plaidant la pertinence de son étude mais aussi, et peut-être davantage, celle de son dépassement pour une logique du discours plus inclusive.

### *1. Ce sujet qui, sexué, n'en est pas un*

Irigaray a donc choisi son arène, ayant reconnu à même l'économie linguistique ordinaire, à même le texte et la structure qui y domine, un lieu particulièrement déterminant de l'oppression et de la subordination des femmes<sup>2</sup>. En plus d'utiliser le masculin comme genre générique, un procédé qui légitime notamment l'effacement du féminin dans les locutions impersonnelles et l'articulation des accords, la langue française contribuerait, entend démontrer Irigaray, à maintenir la femme à l'extérieur de l'écriture en imposant une logique de l'homogène et du linéaire à toute personne qui souhaiterait y participer.

Cette expulsion du genre linguistique de la femme dans la logique française de l'écriture vaudrait certainement la peine d'être discutée ailleurs puisque tolérée et légitimée encore, plusieurs décennies après la publication du *Spéculum* d'Irigaray<sup>3</sup>, par un idéal<sup>4</sup> de simplicité. C'est toutefois à une autre problématique, à savoir un certain élitisme (voire un hermétisme) textuel, que la philosophe consacrerait la majeure partie de son œuvre – problématique dont je tenterai ici de rendre compte. Pour Irigaray, c'est ainsi bien plus qu'au niveau grammatical que « le féminin est devenu, dans nos langues, le non-masculin, c'est-à-dire une réalité abstraite inexistante<sup>5</sup> » : le phénomène serait inscrit de manière profonde et durable dans l'écriture, teintant à la fois la forme et l'édification conventionnelles du texte, la femme ne pouvant s'y éprouver comme partie constituante « à moins d'être transformée par le phallogratisme<sup>6</sup> ».

#### *1. 1. Désir masculin et ordre textuel*

Ainsi, en plus d'avoir été historiquement réservé aux hommes, le fait de l'écriture serait lourd de régulations logiques, de méthodes prédéfinies d'articulation d'idées qui, prétextant un besoin de clarté

et de rigueur, atrophieraient l'authenticité de l'expression de celui ou celle (mais surtout de celle) qui n'arriverait pas à s'y conformer. Ayant déjà soulevé dans *Spéculum. De l'autre femme* l'ambition du texte à se formuler avec autant de précision et de limpidité que la représentation visuelle, Irigaray conjecturera également dans *Ce sexe qui n'en est pas un* qu'un lien étroit est à saisir entre l'érotisme masculin et le regard : convoitant une prose méthodique et s'exigeant objective, l'économie linguistique dominante privilégierait une forme tacitement masculine d'organisation textuelle. Pour l'autrice, le texte aurait appris à rejeter tout ce qui dans son articulation pourrait se rapprocher d'un sens plus ambigu ou hésitant, un sens comme le toucher, qu'Irigaray associe au vécu sexuel des femmes et à leur auto-érotisme, la masturbation féminine nécessitant selon elle plus de caresses et de contacts charnels que la masculine. Dès lors, et parce que « la prévalence du regard et de la discrimination de la forme, de l'individualisation de la forme, est particulièrement étrangère à l'érotisme féminin<sup>7</sup> », parce que le désir féminin est « désir du proche plutôt que du propre<sup>8</sup> », le texte et la rigueur dont il fait la promotion tiendraient la femme à distance en écartant la façon intime qu'elle aurait d'être au monde et d'en faire l'expérience.

Par-delà cette préséance du regard, il faut comprendre avec Irigaray que c'est également dans ce qu'il a de linéaire, de droit, que l'idéal textuel serait implicitement lié au désir masculin et à l'organe de ce même désir, d'où l'utilisation par l'autrice de termes comme « phallocratisme », « phallocentrisme » et « phallogocentrisme », le dernier d'entre eux également utilisé par Derrida pour qualifier l'articulation hiératique de la philosophie occidentale. Pour Irigaray, la symbolique du phallus jouerait un rôle crucial quoique souterrain dans la structure du texte : comme l'érection, le texte devrait se tendre, droit et fier d'un propos clair et manifeste ; comme le plaisir masculin qui se termine par l'éjaculation, la progression de l'argument devrait être rectiligne, linéaire. Contrastant cet ordre sexuel à celui qu'Irigaray attribue à la femme, le rôle que ne joue pas l'organe féminin dans le texte et qu'il n'y peut pas jouer devient

plus évident : si l'acte de l'écriture se pense et s'explique par une pratique typiquement masculine de l'acte sexuel<sup>9</sup>, alors le sexe de la femme « n'est pas *un* sexe, est compté comme *pas de* sexe<sup>10</sup> » ; il est au texte ce que le film négatif est à la photographie, il est « envers, revers du seul sexe visible et morphologiquement désignable [...] : le pénis<sup>11</sup> ».

### *1. 2. Domestication et pouvoir du désordre féminin*

Fondamentalement, donc, le problème de l'écriture normée serait qu'elle refuse la différenciation, qu'elle désavoue tout féminin qui ne serait pas, de près ou de loin, coloré, voire corrigé par le masculin, sur lequel elle a été échafaudée. Cette idée vient rejoindre le cœur de la critique opérée par Irigaray d'une approche féministe (comme celle de Beauvoir) aux visées trop égalitaires, la recherche d'un terrain d'entente neutre entre les genres étant pour elle répréhensible, allant jusqu'à s'apparenter au génocide. Parce que « le désir de la femme ne parlerait pas la même langue que celui de l'homme<sup>12</sup> », on l'a enfermé, domestiqué ; il a fallu « soumettre le désordre féminin<sup>13</sup> » à la logique masculine, une répression qui a visé juste en invalidant, toujours selon Irigaray, le seul instrument légitime avec lequel la femme pourrait enfin se libérer du patriarcat, la clé de voûte de son affranchissement : sa différence sexuelle.

Ainsi, et comme l'écrira plus tard l'autrice Hélène Cixous, l'écriture semble parler « à ses prophètes depuis un buisson ardent<sup>14</sup> », buisson qui « ne dialoguerai[t] pas avec les femmes<sup>15</sup> » parce que pour être sacré littéraire<sup>16</sup> le texte doit se découper à même le phallogentrisme des sociétés patriarcales, honorer sa logique ; c'est que « toute l'histoire de l'écriture se confond avec l'histoire de la raison dont elle est à la fois l'effet, le soutien, et un des alibis privilégiés<sup>17</sup> », explique encore Cixous, une histoire dominée, évidemment, par l'homme.

Plus que d'autoriser les femmes à emprunter une voie déjà existante, donc, il faudrait avec Irigaray et Cixous les encourager à s'en paver une nouvelle. L'écriture étant « *la possibilité même du changement*, l'espace d'où peut s'élancer une pensée subversive<sup>18</sup> »,

il devient impératif pour les deux autrices de constituer cette écriture de la femme *par* la femme en dehors de ce « phallocentrisme qui se regarde, qui jouit de lui-même et se félicite<sup>19</sup> ». Il s'avère nécessaire que les femmes prennent la parole par-delà une économie textuelle qui les a toujours refoulées, qu'elles défendent la légitimité et la pertinence de leur discours, un geste qui ira de pair, autant pour Irigaray que pour Cixous, avec une réappropriation corporelle.

## *2. Apprivoiser le « sexte » oublié*

L'écriture dominante, portée par une économie rationnelle masculine, aurait donc tout du « sol millénaire et aride à fendre<sup>20</sup> » et ce bouleversement ne saurait avoir véritablement lieu, croient les deux autrices, sans un appel à la différence sexuelle : il faudra, pour la révolution littéraire, utiliser le corps et le sexe de la femme, libérer à même le texte les spécificités de son expérience intime.

Il peut être intéressant d'indiquer, au passage, que cette inauguration du corps féminin comme territoire littéraire singulier saurait faire d'une pierre deux coups puisque la femme qui oserait enfin s'écrire, en plus d'ébranler un langage où elle n'existe que comme une « sorte d'alter ego renversé, ou de négatif<sup>21</sup> », témoignerait aussi d'une libido longtemps refoulée et, ce faisant, reprendrait « ses biens, ses plaisirs, ses organes, ses immenses territoires corporels tenus sous scellés<sup>22</sup> ». Ainsi, chez Cixous, de nombreux parallèles pourraient être faits entre la timidité séculaire de l'écriture féminine et le geste masturbatoire : la femme, écrivelle, « surprise et horrifiée par le remue-ménage fantastique de ses pulsions<sup>23</sup> » aurait appris à se masturber *et* à écrire « en cachette [...], pour atténuer un peu la tension, juste assez pour que le trop cesse de tourmenter<sup>24</sup> », n'écrivant que le strict nécessaire en s'assurant de respecter les règles établies, ne se risquant que rarement, de ce fait, à la créativité.

### *2.1. Désir féminin et ordre textuel*

Le texte féminin sera donc immanquablement, selon le terme utilisé par Cixous, un « sexte », c'est-à-dire qu'il devra impliquer un rapport prépondérant à ce corps qu'on n'affirme pas, qu'on ne

raconte pas parce qu'il n'est pas masculin, parce qu'il échappe à l'emprise de la logique masculine. C'est ce rapport au corps de la femme qui saurait, toujours selon l'autrice, renouveler le texte millénaire et mener à son enrichissement, voire à son dépassement.

Force est de constater, cependant, que ces « vrais textes de femmes, [c]es textes avec des sexes de femmes<sup>25</sup> » se caractérisent difficilement, Cixous expliquant encore qu'« on ne peut pas prédire un texte féminin, [parce qu']il ne se prédit pas lui-même<sup>26</sup> ». Des pistes de réflexion sur sa forme nous sont toutefois permises, notamment à la lumière du style d'écriture choisi par Irigaray dans son *Spéculum*. Ainsi peut-on remarquer d'emblée qu'une écriture se voulant proprement féminine, à tout le moins sous la plume de la théoricienne, accumule la complication et le double-sens en supportant les parenthèses et les répétitions, admettant nombre d'innovations de forme et presque autant de sens – innovations auxquelles risque évidemment de se buter tout lectorat accoutumé au style pour ainsi dire consacré de l'ouvrage académique ou du traité philosophique.

## *2.2. Voix insaisissable et contradictoire*

Dès lors, et comme la pensée féminine qu'on préjuge s'égarer souvent, le corps textuel féminin, explique Cixous, serait « toujours sans fin [...] sans bout<sup>27</sup> » ; comme ses réflexions qui se recourent et se multiplient sans cesse, et comme ce bavardage qu'on lui reproche parfois, le parler de la femme, ce *parler-femme* annoncé et convoqué par les deux autrices, se présenterait long et alambiqué. Dans l'écriture comme dans son quotidien, la femme serait « comme une sorte de mémoire ouverte qui laisse passer sans cesse<sup>28</sup> » se permettant des « paroles contradictoires, un peu folles pour la logique de la raison, inaudibles pour qui les écoute avec des grilles toutes faites<sup>29</sup> ». Du fait de son altérité, mais également pour Cixous<sup>30</sup> de son oppression séculaire, celle qui oserait parler « femme » témoignerait nécessairement d'un autre registre de langue, parlerait « la langue que se parlent les femmes quand personne ne les écoute pour les corriger<sup>31</sup> ».

Insistant encore sur l'importance du toucher pour la saisie du vécu sexuel de la femme – cette fois à même l'organe féminin en tant que tel, dans la caresse continue de ses lèvres – et considérant conséquemment que comme la vulve, qui dans sa morphologie est déjà double, la sexualité féminine « toujours au moins double, est encore *plurielle*<sup>32</sup> », les autrices soulignent que le texte de la femme « commence de tous les côtés à la fois, [...] vingt fois, trente fois<sup>33</sup> ». Essentiellement multiple, ce texte se recoupe, s'enchevêtre : pendant que le désir et le texte de l'homme aboutissent inmanquablement au même endroit prévisible, l'écrit de la femme s'indétérmine ; il est nomade, versatile. Puisque « la femme ne parle jamais pareil<sup>34</sup> », puisque « ce qu'elle émet est fluent, fluctuant<sup>35</sup> », les textes dont discutent Irigaray et Cixous, comme les propres textes qu'elles signent d'ailleurs, se soustraient à toute structure connue. Transposant l'érotisme<sup>36</sup> féminin dans l'articulation du texte, un érotisme qu'elles conçoivent radicalement différent et même diamétralement opposé à celui qu'impose le régime phallogocentrique, Cixous et Irigaray sont confiantes du pouvoir subversif que le texte féminin aura sur le texte séculaire.

Osant affirmer la prééminence du toucher sur le visuel, l'écriture féminine pourrait notamment s'immerger dans le sentir (on se rappelle que la femme, dans sa sexualité, lui accorderait *naturellement* plus d'importance que l'homme selon Irigaray) : « il y a du tact, dans le texte féminin, du toucher<sup>37</sup> », une palpation singulière et une friction qui donnent presque l'impression de posséder des sens inédits<sup>38</sup>.

L'hégémonie du solide sur le liquide dans l'ordre textuel séculaire, hégémonie qu'Irigaray relie assez explicitement à l'attention<sup>39</sup> que porte la sexualité occidentale à l'érection, est également délaissée pour la production de ce texte novateur, Irigaray et Cixous utilisant toutes deux, et abondamment, la terminologie des fluides pour étayer leurs argumentaires, un vocabulaire qu'on peut évidemment rapprocher de celui du plaisir féminin. On parlera subséquemment de coulées ou d'inondations, que ce soit parce que la femme se sent « pleine à exploser de torrents lumineux<sup>40</sup> »



ou qu'elle se laisse aller à un « débordement indéfini où bien des devenir pourront s'inscrire<sup>41</sup> ». C'est dire, donc, que là où le texte logique se doit d'être droit, pour ainsi dire sec, le « sexte » féminin suinte, se répand imprévisible, inattendu, faisant résolument « dans l'épanchement, le dégoût, le vomissement au contraire de l'engloutissement masculin<sup>42</sup> ».

### *3. Essentialisme problématique, ou problématique essentielle ?*

L'omniprésence et l'omnipotence de la logique masculine dans la pratique textuelle seraient donc autant de préceptes à bousculer et à disconvenir ; l'économie linguistique dominante, hermétique et élitiste, se doit d'être traversée par un autre genre de texte. Certes mais – et c'est ici un point crucial – en quoi est-il nécessaire que ce texte émancipateur promis par Irigaray et par Cixous soit signé d'une main de femme ? N'est-ce pas que toute écriture de la marge, en ce qu'elle bouleverserait la méthodologie et l'articulation habituelles, qu'elle ferait miroiter d'autres possibilités textuelles, pourrait également déranger l'ordre établi ?

#### *3.1. Séparer le genre du sexe*

Irigaray ne laisse que peu d'espace à l'interprétation ou au prolongement de ses thèses pour la libération de l'écrit phallogocentrique : il est patent que, chez elle, c'est le sexe de la femme qui doit être utilisé, affiché et affirmé pour la révolution littéraire, et qu'il doit l'être dans ce qu'il a de plus essentiel ; c'est dans sa particularité naturelle et biologique, et uniquement avec elle, que la femme pourra s'opposer au texte séculaire et, de là, espérer à l'affranchissement de son genre.

Or, et comme l'a notamment théorisé Judith Butler, elle-même lectrice et critique<sup>43</sup> d'Irigaray, le genre féminin, pas plus que le masculin d'ailleurs, ne saurait être réduit à la description sommaire et contingente d'organes génitaux et d'articulations libidinales. En remettant en question avec le postmodernisme philosophique la stabilité de l'identité, Butler refuse ainsi de concevoir le genre comme l'expression d'une essence ou de quelque caractère inhérent

aux hommes ou aux femmes. Pour elle, le genre est un acte, une performance ; formé par la répétition, il n'a aucun fondement métaphysique, il est à rapprocher de l'activité en ce qu'il ne peut être fixé ni résumé par de simples configurations physiques ou morphologiques. À l'avenant, avec Butler et le féminisme<sup>44</sup> contemporain, tout classement binaire des corps ne pourra jamais qu'être artificiel – une conclusion qui ravage la prémisse des théories dites « de la différence », théories qui, comme celle d'Irigaray, veillaient justement à garantir l'affranchissement de la femme par la différence qu'elle accuse en termes de particularités physiques et psychologiques d'avec l'autre sexe. Lorsqu'on comprend l'arbitraire de cette catégorisation classique entre corps « homme » et corps « femme », arbitraire qu'a également dénoncé Anne Fausto-Sterling avec son étude de la variété physique des caractères sexuels<sup>45</sup>, tout porte à croire qu'il faille abandonner la thèse d'Irigaray : la binarité des sexes serait factice, plus culturelle que naturelle, formée par l'imposition d'une norme sociale<sup>46</sup> sur les corps pour les discipliner et les intégrer plus facilement à la société. De fait, à l'époque des théories de la performativité et du dépassement du genre, l'identité que présuppose la théorie du parler-femme entre concepts de genre et de sexe ne tient plus – pas plus que la radicalité de son opposition entre féminin et masculin, d'ailleurs.

Ainsi pourrait-on sans doute critiquer Irigaray pour avoir emprunté à Freud la même formule qu'elle lui reproche dans son *Spéculum* : pendant qu'il explique toute la psychologie féminine à partir de la passivité à laquelle est généralement associée la femme dans le coït, Irigaray développe une théorie textuelle complète à partir de la forme conventionnelle, voire stéréotypée, du désir féminin et des organes qu'elle y rattache. Malgré la divergence manifeste d'intention, le mouvement argumentatif resterait donc le même, Irigaray cherchant à comprendre la femme en ne se fiant qu'à son sexe.

Comment, considérant les théories les plus récentes du féminisme intersectionnel qui s'intéressent au caractère multiple et varié de la domination et de l'oppression, comment justifier

l'insistance d'Irigaray et de Cixous à donner à la femme la priorité de l'affranchissement, à la couronner en quelque sorte opprimée capitale? Si on adhère à l'idée d'accumulation des oppressions, en un mot si on accepte qu'une même personne puisse être simultanément opprimée de différentes façons et pour des raisons diverses, la question se pose donc d'une autre manière : en quoi la femme dont Irigaray dresse le portrait saurait-elle, mieux que tout autre individu dominé et assujéti, renverser l'économie masculine du discours?

### *3.2. Tenter l'apologie de l'essentialisme*

Sans accepter, donc, cet accord entre genre et sexe conjecturé par le parler-femme, sans agréer non plus au privilège qu'il octroie, par la binarité sexuelle, à l'oppression féminine, peut-être est-il toutefois possible de sauver le sens et peut-être même la valeur de cette même théorie en interprétant l'essentialisme dont il témoigne comme une position provisoire et stratégique.

Ainsi, dans l'écriture féminine que préconisent Cixous et Irigaray, ce serait dans les faits parce qu'elle a été longtemps ignorée qu'une certaine structure de désir pourrait user de sa divergence à son avantage. Pour «débloquer la sexualité aussi bien féminine que masculine<sup>47</sup>», pour décentraliser la logique et ébranler son hégémonie au sein des sphères littéraire et intellectuelle, ce mouvement qu'Irigaray rapporte au féminin serait donc à préconiser non par son caractère intrinsèquement féminin, qu'on pourrait même considérer arbitraire, mais bien par son rapport d'étrangeté à l'articulation séculaire et au texte traditionnellement célébré.

Si l'essentialisme d'Irigaray semble difficile à contourner, celui dont fait preuve Cixous nous offre toutefois une certaine mise en contexte lorsqu'elle écrit que «tout est organisé à partir d'oppositions hiérarchiques qui renvoient à l'opposition homme/femme<sup>48</sup>», ce qui implique nécessairement, selon elle, que ce soit «sur le couple qu'il [faille] travailler si on veut dé-construire et transformer la culture<sup>49</sup>». Affirmant *d'abord*, en quelque sorte *au passage*, le spécifiquement féminin et sa divergence d'avec

le typiquement masculin, on pourrait ensuite établir l'existence d'autres économies linguistiques, existence que le féminin aurait, par son exemple emblématique, mise en évidence. Il s'agirait donc de créer une brèche assez grande pour appeler la différence dans l'identité linguistique, une brèche qui saurait être plus facilement ouverte, allègue Cixous, par la femme, notamment parce qu'elle connaît bien ce discours qui l'opprime, ayant dû s'y soumettre depuis toujours<sup>50</sup> pour y fonctionner de l'intérieur.

C'est dire, donc, que pour Cixous ce n'est pas tant la *féminité* de l'oppression qui justifie le choix du féminin pour cette réforme tant attendue du langage, pas tant la *féminité* que l'expérience qui y est liée : si l'appréhension des ramifications et des exigences du discours dominant s'avère plus aisée pour la femme, c'est parce qu'elle a appris à s'y taire, qu'elle s'est résolue à s'y complaire. C'est du fait même de l'oppression millénaire de celle qui le compose qu'« un texte féminin ne peut pas ne pas être plus que subversif : s'il s'écrit, c'est en soulevant, volcanique, la vieille croûte immobilière, porteuse des investissements masculins, et pas autrement<sup>51</sup> » : la femme, croit fermement l'autrice, « ne [pourrait] pas, en *prenant* la parole, ne pas transformer directement et indirectement *tous* les systèmes d'échanges fondés sur l'épargne masculine<sup>52</sup> ».

Ainsi le *Deuxième Sexe* aurait-il sûrement eu quelque chose à apprendre à Irigaray : si on *devient* femme plutôt que de le *naître*, peut-être l'écriture féminine est-elle justement à saisir dans ce développement, dans cette socialisation genrée que reçoivent les filles, dans un certain type d'attitude, donc, qu'on leur impose à partir d'un très jeune âge et qu'elles se doivent de respecter, tacitement ou non, toute leur vie durant. En consultant de cette manière le texte et en s'y attardant à qu'il présuppose de genré, et non pas de sexué – c'est-à-dire en l'interprétant selon le vécu social et interpersonnel de son auteur ou de son autrice, et non par les articulations libidinales qu'il ou elle présente – on arriverait peut-être à racheter le parler-femme.

En outre, et en changeant de cette façon l'ancrage de cette théorie aujourd'hui amplement critiquée, il semble qu'on pourrait

en élargir la considération à toute personne entreprenant l'écriture et le texte d'une position marginalisée : en portant attention à l'influence du vécu de l'individu dominé, en étudiant la façon dont l'oppression qu'il expérimente affecte la construction de sa pensée et la formulation de son écrit, on saurait certainement en tirer des conclusions pertinentes pour la démocratisation du savoir et pour l'invitation et l'inclusion des vécus minoritaires au dialogue.

### *Conclusion*

Même en amenuisant son essentialisme ou en l'en détournant un peu, l'écriture féminine semble encore avoir tout d'un béliet prometteur : c'est un engin de siège violemment esthétique (il n'y a qu'à lire Irigaray et son *Spéculum* pour le constater) qui menace, à grands coups de parenthèses et de longues digressions, les fortifications d'une langue réservée à un trop petit nombre d'hommes, d'une langue fermée trop longtemps, et étanche, sur elle-même. Ce dérangement que causent les textes aux innovations fluides de Cixous et d'Irigaray, le désagrément qu'ils occasionnent à l'esprit qui n'y saisit peut-être d'abord qu'un fatras de bavardages, me paraît objet de célébration par l'ouverture qu'il impose à la conscience qui les prend en considération. L'est peut-être encore plus l'effet que cette même prose saurait avoir sur un lectorat qui, entre ces longues phrases d'un siècle passé, sentirait, et pour la première fois peut-être, sa propre prose et l'articulation de sa pensée légitimées.

Aussi me semble-t-il qu'il faille donner raison à Cixous lorsqu'elle écrit dans *Le rire de la Méduse* qu'il « suffit qu'on regarde la Méduse en face<sup>53</sup> », au sens où, pour libérer de son carcan l'économie linguistique, il suffit qu'on regarde en face cet écrit des marges, ce texte qui, pour une raison ou une autre, ne se conformerait pas aux standards phallogocentriques. Mais, ajouterais-je, il suffit également que la Méduse puisse se regarder elle-même ; il faut que les femmes, ainsi que tous ceux et toutes celles qui n'habitent encore que la marge étroite du discours, puissent apprivoiser le texte et ébaucher son renouvellement sans craindre de se changer en pierre.

1. En termes féministes, une théorie est dite essentialiste lorsqu'elle n'opère pas de différence entre le sexe et le genre d'un même individu. Ainsi, pour une théoricienne comme Irigaray, une personne s'identifiant comme femme devrait posséder les caractéristiques physiques et les organes génitaux associées traditionnellement au sexe féminin pour être considérée comme telle. Forte d'une logique binaire, une théorie comme celle-ci ne peut rendre compte du vécu transgenre et ne reconnaît généralement pas l'expérience située des personnes appartenant à la pluralité des genres.
2. Dans sa visée naturaliste et essentialiste, Irigaray considère l'ensemble des femmes comme un tout homogène : parce qu'elle appréhende le féminin dans ce qu'il a de normé, les locutions «les femmes», «la femme» et «le féminin» seront donc utilisées de manière interchangeable dans les premières sections de cet article et ce, dans le but de rester fidèle à l'argument de l'autrice.
3. Je rappelle au passage que ce n'est que tout récemment, à savoir à l'hiver 2019, que l'Académie française a reconnu comme légitime la féminisation des titres professionnels ; avant cette date, des termes comme «auteure», «professeure» ou «ingénieure», bien qu'en usage au Québec depuis un certain temps, étaient encore considérés fautifs et, toujours selon l'institution, à proscrire.
4. Si l'enjeu du genre linguistique s'inscrit en périphérie de la thèse du parler-femme d'Irigaray, thèse sur laquelle se centre le présent article, il s'agit quand même d'un point d'intérêt dans plusieurs de ses textes. Cf. Luce Irigaray, *Je, Tu, Nous : Pour une culture de la différence*, où l'autrice discute notamment du genre sous-jacent aux formulations de nécessité telles «il faut» et «il est nécessaire». Également, *Sexes et genres à travers les langues : éléments de communication sexuée*, où Irigaray examine des expressions comme «il pleut» ou «il neige», expressions dites impersonnelles mais qui présupposent, selon elle, une association entre le réel et le masculin.
5. Luce Irigaray, *Je, Tu, Nous : Pour une culture de la différence*. Paris, Grasset, 1992, p. 23.
6. Luce Irigaray, *Ce sexe qui n'en est pas un*. Paris, Éditions de Minuit, 1977, p. 109.
7. *Ibid.*, p. 25.
8. *Ibid.*, p. 76.
9. On pourrait certainement reprocher à Irigaray l'étroitesse et la pauvreté de sa conception du désir masculin. Aussi est-il patent qu'en réduisant

- ce dernier aux phases érectiles et éjaculatoires, il devient d'autant plus facile à l'autrice de confronter et de différencier érotismes masculin et féminin ; Irigaray, en ne considérant que l'évidence, pour ainsi dire, du vécu sexuel de l'homme, accommode par-là la thèse même qu'elle entend déployer. Ce n'est toutefois ni la première ni la dernière chose qu'on puisse reprocher à l'autrice et au féminisme essentialiste ; pour les besoins de l'exposé, je ne m'attarderai donc pas sur le sujet.
10. *Ibid.*, p. 26.
  11. *Ibid.*
  12. *Ibid.*
  13. Hélène Cixous, «Le sexe ou la tête ?» dans *Les Cahiers du GRIF*, vol. 13, n° 1, 1976, p. 6.
  14. Hélène Cixous, *Entre l'écriture*. Paris, Des Femmes, 1986, p. 23.
  15. *Ibid.*, p. 23.
  16. Notons au passage que, selon Hélène Cixous, la poésie aurait toutefois été épargnée de l'homogénéité traditionnelle : s'exécutant de l'inconscient, elle aurait même permis la survie de l'hétérogène, du refoulé féminin. À ce sujet, cf. *Le rire de la Méduse et autres ironies*, p. 44-45.
  17. Hélène Cixous, *Le rire de la Méduse et autres ironies*, Paris, Galilée, 2010, p. 44.
  18. *Ibid.*, p. 43.
  19. *Ibid.*, p. 44.
  20. Hélène Cixous, *Le rire de la Méduse et autres ironies*, *op. cit.*, p. 37.
  21. Luce Irigaray, *Spéculum de l'autre femme*. Paris, Éditions de Minuit, 1974, p. 20.
  22. Hélène Cixous, *Le rire de la Méduse et autres ironies*, *op. cit.*, p. 45.
  23. *Ibid.*, p. 39.
  24. *Ibid.*, p. 39.
  25. *Ibid.*, p. 40.
  26. Hélène Cixous, «Le sexe ou la tête?», *op. cit.*, p. 14.
  27. *Ibid.*, p. 14.
  28. *Ibid.*, p. 15.
  29. Luce Irigaray, *Ce sexe qui n'en est pas un*, *op. cit.*, p. 28.
  30. L'idée, utile à l'actualisation et au dépassement de la théorie concernée, est développée plus loin.
  31. Hélène Cixous, Madeleine Gagnon et Annie Leclerc, *La venue à l'écriture*. Paris, Union Générale d'Éditions, coll. «Féminin futur», 1977, p. 28.

32. *Ibid.*, p. 27.
33. Hélène Cixous, «Le sexe ou la tête?», *op. cit.*, p. 14.
34. Luce Irigaray, *Ce sexe qui n'en est pas un*, *op. cit.*, p. 110.
35. *Ibid.*, p. 110.
36. La question de l'érotisme féminin et de sa puissance créatrice a également été traitée par Audre Lorde en des termes qui, sans s'inscrire clairement dans la même visée, ne sont pas sans rappeler le propos de Cixous et d'Irigaray. Cf. Audre Lorde, «Uses of the Erotic. The Erotic as Power», dans *Sister Outsider. Essays and Speeches*. Berkeley, Crossing Press, 2015, p. 53 et suivantes.
37. Hélène Cixous, «Le sexe ou la tête?», *op. cit.*, p. 14.
38. Il pourrait être intéressant de mentionner, ici, que la poète québécoise Nicole Brossard aborde cette question, soulevant l'idée d'une possession, par la femme, d'un *sens supplémentaire*, «refoulé jusqu'au point de paraître inexistant». Ce sixième sens expliquerait en quelque sorte la fécondité de l'imagination féminine et la diversité de ses vues, puisqu'il permettrait «d'expérimenter la réalité sous des angles divers, mobiles et de faire synthèse de leurs contrastes». À ce sujet, cf. Nicole Brossard, *La lettre aérienne*, *op. cit.*, p. 52 et les suivantes.
39. Luce Irigaray, *Ce sexe qui n'en est pas un*, *op. cit.*, p. 24.
40. Hélène Cixous, *Le rire de la Méduse et autres ironies*, *op. cit.*, p. 38.
41. Luce Irigaray, *Spéculum de l'autre femme*, *op. cit.*, p. 284.
42. Hélène Cixous, «Le sexe ou la tête?», *op. cit.*, p. 15.
43. Cf. Judith Butler, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*. Paris, La Découverte, 2019, p. 104 et suivantes.
44. L'idée n'était d'ailleurs pas étrangère à Monique Wittig, contemporaine et critique d'Irigaray, et au féminisme matérialiste auquel elle est généralement associée.
45. Anne Fausto-Sterling, «The Five Sexes», dans *The Sciences*, vol. 33, n° 2, p. 20-24.
46. Par son étude de la configuration matérielle des sexes, et en faisant place à la réalité des personnes intersexes, Fausto-Sterling a démontré comment la division binaire des corps n'allait pas de soi et comment, d'un point de vue biologique, la composante sexuelle serait plutôt à comprendre sur un spectre très large. Dénonçant la marginalisation des personnes intersexes, l'autrice conçoit la médicalisation dont elles font l'objet comme partie intégrante d'un biopouvoir visant à conformer la population à un schéma binaire strict, norme culturelle (et, de



ce fait, contingente) dont procéderait le bon fonctionnement de la société moderne.

47. Hélène Cixous, «Le sexe ou la tête?», *op. cit.*, p. 12

48. *Ibid.*, p. 7.

49. *Ibid.*

50. L'idée n'est pas sans rappeler quelques-unes des réflexions féministes de l'autrice Marguerite Duras, elle-même très intéressée par la manière singulière qu'auraient les femmes d'appivoiser leur monde et de s'y mouvoir. Ainsi l'autrice insiste-t-elle, dans *Les lieux de Marguerite Duras*, sur l'intimité dont bénéficieraient les femmes d'avec la durée et l'espace. Cf. également *Les parleuses*, transcription d'un entretien entre Duras et Xavière Gauthier.

51. Hélène Cixous, *Le rire de la Méduse et autres ironies*, *op cit*, p. 59.

52. *Ibid.*, p. 49.

53. *Ibid.*, p. 54.